

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 33 (2003)
Heft: 4

Artikel: Anne Cuneo : "Lire, écrire, c'est comme respirer"
Autor: Prélaz, Catherine / Cuneo, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Portrait

■ Après *Le Trajet d'une rivière*, Anne Cuneo, la romancière, se taille un nouveau succès littéraire avec *Le Maître de Garamond*. Si, elle en convient, cela lui fait plaisir, le plus important à ses yeux demeure l'acte d'écrire.



TSR

Anne Cuneo

«Lire, écrire,
c'est comme respirer»

Elle est originaire d'Italie, mais elle est née à Paris. Elle travaille pour la télévision romande, mais elle vit à Zurich. Ses premiers fidèles lecteurs connaissaient ses récits autobiographiques, et voici qu'elle fait sensation chez les libraires avec ses romans. Autant dire qu'il serait vain de vouloir cerner Anne Cuneo et c'est tant mieux. Cette femme de caractère ne supporte ni les étiquettes ni la moindre tentative d'enfermement dans un ghetto. Toute sa vie, elle s'est battue pour sa liberté, pour son indépendance.

Journaliste rigoureuse, historienne passionnée, romancière et narratrice plus que douée, Anne Cuneo se montre curieuse de tout. Si un thème l'intéresse, elle cherche, elle creuse, elle veut comprendre, et partager. La superficialité, très peu pour elle.

Nous l'avons rencontrée à la télévision, qui est un peu sa maison, pour parler surtout d'écri-

ture, alors que *Le Maître de Garamond*, son dernier roman, ravit des milliers de lecteurs.

– Qu'éprouvez-vous lorsqu'un livre se vend aussi bien que *Le Maître de Garamond* ?

– Je n'écris jamais avec pour objectif un succès littéraire. J'écris pour écrire. Il se trouve que je fais plaisir aux gens, et c'est tant mieux. Mais j'écrivais aussi lorsque cela ne leur plaisait pas, ou peu, ce qui a été le cas durant une longue

période. Si vous écrivez en pensant au lecteur, vous faites la collection Harlequin... et c'est la mort de la littérature. Je n'ai aucune ambition personnelle et je ne peux pas écrire pour plaisir. J'écris pour dire ce que j'ai à dire.

– En tant que lectrice, choisissez-vous le livre avant tout, sans le souci de son auteur ?

– Evidemment ! Je me fiche de savoir qui l'a écrit. Si un livre m'a plu, je vois si l'auteur en a écrit un autre. Et si le plaisir se renouvelle, j'en cherche encore un autre. André Breton disait que pour un lecteur, il n'y a pas d'auteur, il n'y a que des livres.

– Ce goût pour la littérature, pour l'écrit, comment vous est-il venu ?

– Je suis d'un milieu où la lecture était une chose sacrée, elle faisait intimement

partie du monde que j'ai découvert en naissant. Mes premiers souvenirs de lectrice sont liés à des classiques, à la littérature que l'on apprend en étant écolier.

«L'histoire ? C'est une leçon du passé pour le présent.»

– Considérez-vous comme un cadeau d'être née avec ce trésor à portée de main ?

– Comment pourrais-je considérer comme un cadeau quelque chose qui fait partie de ma vie comme l'air que je respire ? Cela dit, chacun son truc. Ma fille par exemple n'a jamais eu envie de lire, mais elle dessine comme une reine, c'est une artiste. Pour ma part, j'ai grandi dans un environnement où il n'y avait encore presque pas de cinéma, pas de télévision. Tout le monde lisait, donc je lisais. Mais il ne me viendrait pas à l'esprit de plaindre ou de dénigrer qui ne lit pas. Ce serait imposer mon point de vue aux autres et ce n'est pas mon genre.

– Les images font aujourd'hui également partie de votre travail. Est-ce un mode d'expression complémentaire à l'écriture ?

– Ecrire, faire des films, des reportages, ce sont des activités que j'ai toujours menées en parallèle. Lorsque j'ai été engagée à la télévision, j'ai commencé à m'intéresser à l'image. Pour moi, tout cela est indivisible.

– Un thème qui vous passionne devient un roman, un autre un documentaire ou un film. Comment choisissez-vous ?

– Ecrire un roman n'engage que moi-même, c'est plus simple. Pour tourner un film, il faut du capital, une équipe. Vous me voyez faire un long métrage avec *Le Maître de Garamond* ? Il faudrait au moins 20 millions ! Cela ferait sans doute un beau film, mais la question ne se pose même pas.

– Vos romans comme votre travail de journaliste sont toujours richement documentés. Etes-vous une passionnée d'histoire ?

– J'ai une licence d'histoire, et l'histoire m'intéresse parce qu'elle est une leçon du passé pour le présent. J'y trouve les prémisses de notre histoire contemporaine, de la politique actuelle. Il est vrai que lorsque j'aborde un thème, j'aime bien en connaître les diverses facettes.

– Lorsque vous vous plongez dans de longues recherches, y a-t-il parfois des moments de découragement ?

– Les rares fois où je pourrais avoir la tentation d'abandonner, c'est lorsque je sens que le temps à disposition est un peu court. Cela a été le cas par exemple pour un documen-

taire télévisé qui devait être diffusé à une période bien précise, concernant la médiation de Napoléon. En revanche, si j'ai du temps devant moi, il n'y a pas de raison que je me décourage. Si je ne trouve pas ce que je cherche, je passe à autre chose, et j'y reviens plus tard. Pour cette raison, je n'aime pas travailler sous la contrainte.

– Quel souvenir gardez-vous de votre première rencontre avec votre éditeur Bernard Campiche ?

– La première fois que je l'ai entrevu, j'étais éditée par Bertil Galland et Bernard Campiche s'occupait entre autres de la revue *Ecriture*. Il m'a dit qu'il allait s'établir en tant qu'éditeur. J'ai pris ça comme un gag, et je lui ai dit que s'il le faisait, je lui écrirais un roman. C'était une façon de lui dire que je n'en croyais rien, puisque je n'avais jamais écrit de romans, et n'avais pas l'intention d'en écrire.

– Ecriviez-vous à ce moment-là ?

– Non, j'en avais assez du récit autobiographique, assez de me pencher sur moi et de creuser. J'avais le sentiment d'avoir écrit tout ce que je voulais écrire. Mais Campiche, lui, est vraiment devenu éditeur, et il m'a rappelé plusieurs fois ma promesse, qu'il n'avait pas prise pour un gag. A tel point qu'il a fini par me troubler. Ce n'est pas tous les jours qu'un éditeur vous court après !

– Comment vous a-t-il convaincue de reprendre la plume ?

– En fait, j'avais écrit un scénario pour un producteur anglais, mais celui-ci avait fait faillite avant de me l'acheter. Cette histoire me tenait à cœur et j'ai eu l'idée de la transformer en roman. Ce travail a été particulièrement amusant, puisque c'était juste au moment où l'ordinateur a fait irruption dans ma vie. Il fallait faire un roman à partir d'un scénario, le traduire de l'anglais – puisqu'il était à l'origine écrit dans cette langue –, et j'ai tout réécrit directement sur mon petit Mac en trouvant cela très ludique. Un soir, j'ai tout imprimé, et je me souviens de ce moment comme si c'était hier. Je me suis installée dans mon fauteuil et j'ai commencé à lire. J'ai lu sans m'arrêter et quand j'ai levé le nez, il faisait grand jour. J'avais des cernes jusque-là, je me suis regardée dans mon miroir de salle de bains, en me lavant les dents, et je me suis dit : « Eh, Cuneo, t'as écrit un roman ! »

Extrait

« Je m'appelle Claude Garamond, je suis maître imprimeur et je viens de Paris pour vous voir. » (...) Claude Garamond s'était défaît de sa cape. Il n'était peut-être pas aussi jeune qu'il avait paru au premier abord : au coin de ses yeux, il y avait de ces rides légères qui trahissent la maturité ou, parfois, la douleur. Le visiteur ne devait pas être loin de la quarantaine après tout, bien qu'il n'y eût pas plus de fil blanc dans son épaisse chevelure brune que dans sa courte barbe. Pas grand, mais exhalant énergie, force décidée, et comme de la rage contenue aurait-on dit. (...) Cela dit, il avait été peu loquace. Chaque fois qu'il l'avait pu, il avait répondu aux questions par monosyllabes. Et lorsque cela n'était pas possible, ses informations s'étaient bornées à l'essentiel.

Il avait pignon sur rue depuis quelque temps. A Paris. Il s'intéressait plus particulièrement au dessin et à la fonte des caractères. Romains, avait-il précisé en réponse à une question. Il voyageait depuis plusieurs jours. Il venait de passer quelques mois à Bâle. Le repas terminé, Claude Garamond avait regardé Pierre de Vingle en face, pour la première fois. Il avait des yeux brun clair, mêlés de vert, des yeux de chat. »

» *Le Maître de Garamond*, Anne Cuneo, Bernard Campiche Editeur, 619 p.

ANNE CUNEO

*Le maître
de Garamond*

roman



BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

– Il s'agissait de *Station Victoria*, qui est toujours un succès quinze ans plus tard. Vous y attendiez-vous ?

– Je m'y attendais d'autant moins que j'avais beaucoup de distance par rapport à mon manuscrit. Je savais qu'il était trop long, que ce n'était pas encore ça. Un ami écrivain m'a offert ses conseils, il m'a donné une leçon

d'écriture magistrale... et il m'a prédit un best-seller. J'ai cru à une plaisanterie. Aujourd'hui encore, je suis étonnée du succès de *Station Victoria*. Si j'espérais qu'il marcherait, c'était surtout pour Bernard Campiche; ses éditions étaient encore fragiles et un échec leur aurait été fatal. De plus, après mes récits autobiographiques, finalement trop égocentriques, ce roman faisait rire les gens. Par hasard, il y a seulement quelques mois, je suis tombée sur une enquête auprès des 15-20 ans à qui l'on demandait quels livres les avaient aidés à vivre. Une dizaine d'entre eux citaient *Station Victoria*.

– Même s'il s'agissait d'un roman, votre héroïne, Amalia, était-ce un peu vous ?

– Non, Amalia, ce n'est pas moi. Cependant, mon désir était de faire le portrait d'une jeune surdouée complètement paumée, jusqu'au jour où enfin elle rencontre une personne plus perspicace que les autres qui se dit: «Attention, là, il y a un don.» Je peux en parler, puisque j'ai su moi-même, un peu tard, que j'aurais pu être une surdouée. Lorsque deux professeurs s'en sont enfin rendu compte, j'avais 19 ans, et je n'avais pris que des coups durant toute ma scolarité, en accumulant les zéros en maths. Je résolvais tous les problèmes, mais je ne pouvais pas expli-

quer comment je les avais résolus. Aujourd'hui, on vous place dans des écoles spécialisées, où l'on vous enseigne à expliquer vos intuitions. Pour moi, tout n'était pas tout à fait perdu, puisque les surdoués en maths manifestent souvent

aussi des compétences particulières en histoire, en littérature qui sont une autre forme de mathématique inconsciente. Je pense aujourd'hui que si j'ai un don pour la narration, il doit me venir de là.

– Retrouve-t-on dans chacun de vos romans une part de vous ?

– Citez-moi un seul livre dans lequel il n'y aurait pas une part de l'écrivain ! A la fin de sa biographie d'Henri IV, Georges Bordonove confie: «Henri IV est mort, et moi, son historien, je dois le quitter. Et pourtant il est à tel point une part de moi que j'ai de la peine à l'abandonner.» Même dans une biographie historique, il y a une part de l'auteur, qui n'est pourtant pas un romancier.

– Depuis *Station Victoria*, vous n'avez donc plus cessé d'écrire...

– Ce roman m'a valu trois prix en l'espace d'un mois. Je ne lisais pas les critiques, pour ne pas être troublée, mais Bernard Campiche était là pour m'encourager: «Tout le monde dit que vous êtes une narratrice née, alors



Anne Cuneo et Bernard Campiche au Salon du Livre de Genève, en mai 2002.

J.-E. Bovard

De la *Femme ordinaire* au *Maître de Garamond*

Depuis *Station Victoria* en 1989, tous les livres d'Anne Cuneo sont édités par Bernard Campiche.

Avant ce premier roman qui révéla un formidable talent de narratrice, ce sont ses récits autobiographiques qui valurent à Anne Cuneo une poignée de lecteurs fidèles: *Gravé au Diamant*, en 1967, *Mortelle Maladie* – qui vient d'être réédité dans la collection camPoche), *La Vermine*, *Passage des Panoramas*, *Une Cuillerée de Bleu* en 1979. Rescapée d'un cancer, elle publie en deux volumes son *Portrait de l'Auteur en Femme ordinaire*. Son enfance en Ita-

lie, la mort de son père, les internats religieux en Suisse, les drames d'une femme – un bébé perdu, une maladie cruelle: ce parcours chaotique a tissé un caractère, une volonté, mais aussi une œuvre, née de l'écriture-vérité.

Depuis une quinzaine d'années, Anne Cuneo s'est tournée vers le roman, avec un succès comme on en rencontre rarement, lorsqu'on édite en Suisse romande. L'événement, c'est *Le Trajet d'une Rivière*, en 1993. La vie romancée du musicien Francis Trégian collectionne les lecteurs et les prix. Suivra *Objets*

de Splendeur, qui met en scène Shakespeare, puis des romans policiers, qu'elle préfère nommer «romans sociaux», avec pour héroïne l'enquêtrice Marie Machiavelli. *D'or et d'oubli* a même fait l'objet d'un téléfilm, sur le thème des fonds en déshérence.

C'est alors qu'elle réalise un documentaire sur le génial graphiste suisse Adrian Frutiger que cette passionnée d'écrit et d'histoire croise le destin d'un certain Antoine Angereau, *Le Maître de Garamond*. Dix ans après *Le Trajet d'une Rivière*, ce roman de 600 pages s'impose comme

un phénomène. Palpitant, il nous fait revivre une grande époque de l'imprimerie, le 16^e siècle, à travers deux artistes graveurs, le maître et son élève, dont le talent nous accompagne encore aujourd'hui, personne n'ayant créé à ce jour caractère d'imprimerie plus esthétique et plus lisible que le Garamond. Passionnant sur le fond, ce roman est aussi magnifique par sa forme, puisqu'il est bien évidemment composé en Garamond, le vrai, reconstitué à partir de l'original datant de 1530. Un bonheur de lecture total.

C. Pz



Olivia Heussler

Anne Cuneo, l'une des plus prolifiques et des plus talentueuses auteurs de Suisse.

allez-y !» Son attitude a été décisive dans ma volonté de continuer d'écrire. Quatre ans après *Station Victoria*, nous ne nous attendions pas davantage, ni lui ni moi, au succès remporté par *Le Trajet d'une Rivière*. Ce livre avait coûté cher. Là encore, Campiche se mettait en danger. Quand je lui avais parlé pour la première fois d'un roman consacré à un musicien, il m'avait dit: «Ok, mais pas trop long !» J'ai mendié cent pages de plus, puis encore cent pages... et il m'a laissé faire à ma guise.

– Si vous aviez le choix, consacreriez-vous tout votre temps à l'écriture ?

– Très peu d'écrivains le sont à plein temps, d'une part parce que l'écriture ne nourrit pas son homme ou sa femme, mais aussi parce que souvent on n'a pas envie de rester enfermé chez soi à écrire. Même un John Le Carré fait tous les voyages qu'il relate, il vérifie tout sur place. Il le fait sans doute aussi pour sortir de son bureau; on ne peut pas écrire tout le temps.

– Le journalisme, est-ce aussi une passion, est-ce un engagement ?

– C'est mon travail, et c'est tout. Je ne souhaite pas en parler, je n'ai aucune envie de théoriser sur ce que je fais. Ce n'est pas non plus une manière de militer. C'est un job, simplement.

– L'engagement, sous d'autres formes, a pourtant fait partie de votre vie...

– J'ai longtemps été une militante politique. Mais il était difficile de continuer tout en étant journaliste. Cela étant, je crois que j'aurais pu faire métier de la politique. Quelques portes se sont ouvertes ici et là, et j'ai parfois regretté après coup de ne pas avoir saisi l'occasion. J'aurais pu me trouver sur une liste pour le Conseil national, mais cela m'a fait peur. Je pensais ne pas être à la hauteur. Mais c'est un job qui s'apprend sur le tas, des amis politiciens me l'ont confirmé depuis.

– Vous travaillez et vous vivez depuis de longues années entre Genève et Zurich. Vous sentez-vous partout chez vous ?

– Je suis arrivée en Suisse à l'âge de neuf ans, et ce pays est demeuré mon port d'attache. Je n'ai jamais eu particulièrement envie d'aller vivre ailleurs. Je reste attachée à mes origines italiennes, mais je ne voudrais pas vivre en Italie. Quant à ma vie partagée entre Suisse romande et Suisse alémanique, ça s'est présenté comme ça, et si ça dure, il faut croire que cela me convient. Je me sens chez moi à Genève comme à Zurich, mais aussi à Lugano ou à Coire. J'ai peut-être une vision de ce pays différente de celle d'un Suisse né en Suisse. A mes yeux, ce qui rassemble les citoyens de ce pays est beaucoup plus important que ce qui les distingue et les divise.

– Demeurez-vous une femme engagée ?

– Aujourd'hui, ma façon de militer, c'est d'écrire des livres que je signe, dont je suis totalement maître et qui n'engagent que moi. Les causes qui me tiennent à cœur se trouvent dans mes romans.

Propos recueillis
par Catherine Prélaz